

Hier samedi 11 novembre ...

En France, oui à nouveau mes pensées vont vers la France, mais pas celle d'aujourd'hui qui voit les flambées antisémites ravager son paysage, mais celle du 11 novembre. Un jour férié en sursis, dans la kyrielle des jours fériés français.

Qui se souvient encore de ce que commémore le 11 novembre ?

Le 11 novembre, journée fériée qui commémore l'armistice de la première guerre mondiale.

14 -18 ? « Un conflit qui s'est déroulé principalement en Europe. Cette guerre a fait 18 millions de morts et a abouti à la modification de la carte politique de l'Europe. » C'est ce que je lis sur mon téléphone. Selon les sites consultés, les chiffres varient entre 10 et 20 millions de morts et de disparus. S'ajoutent à cela 20 millions de blessés et mutilés. Est-ce qu'ici on ne décompterait que les victimes militaires et non les victimes civiles ? Comment comprendre l'écart entre les chiffres ?

Comment a-t-on décompté les morts ? Je ne sais. Ce que je sais c'est que cette guerre terrible a décimé une génération entière, qu'on parle d'elle comme de « la grande boucherie ». Seules les longues listes de noms des « morts pour la France » jusque dans les plus petites communes de France permettent de réaliser un tant soit peu l'ampleur de l'hécatombe. Le dernier « poilu » est mort en 2008.

Samedi 11 novembre, 27 Hechvan. En Israël, on est à 5 semaines du Chabat le plus noir de l'histoire de l'État d'Israël. Le chabbat du grand massacre. Du grand traumatisme. On avait tous voulu croire, enfin beaucoup d'entre nous, avec la plupart des occidentaux, qu'on était entré dans une ère post-historique, la fin de l'histoire...

L'histoire était dernière nous, sur notre grande planète mondialisée et uniformisée. L'histoire nous est tombée dessus en pleine gueule. Salement. Horriblement. Monstrueusement. En quelques heures. Assommés, glacés, tétanisés par l'horreur et l'ampleur des crimes organisés, planifiés, minutieusement préparés.

Il s'est passé 5 semaines, il s'est passé un siècle, on a basculé dans un autre univers. Depuis ce funeste samedi qui était jour de fête pour les juifs observants, mes livres de prière de Simhat Torah, fête de la Torah, restent posés sur un coin de table, là où je les ai laissés quand à la maison encore a retenti la première sirène. Le temps s'est immobilisé. Mon Simhat Tora est resté suspendu dans les airs, emporté par la guerre. Le temps s'est immobilisé, je suis statufiée par l'horreur des événements, statufiée par l'angoisse quant au sort des otages, par la peur au ventre pour nos soldats privés de leurs téléphones, dans leurs tanks ou à pied dans l'enfer de Gaza ou sur la frontière nord de tous les dangers. Statufiée par le malheur des personnes évacuées et déplacées, relogées dans le meilleur des cas dans les meilleurs hôtels d'un pays désormais vidé de ses touristes. Statufiée par le sentiment de solitude lié d'abord à l'insularité de ce pays qui n'est bordé que de frontières hostiles quand elles ne sont pas directement menaçantes. Il n'y a pas d'ailleurs, de recours. Sentiment d'insularité redoublé par la ceinture de haine anti-Israélienne et anti-juive (c'est la même chose en fait) qui flambe désormais partout dans le monde. Sentiment d'insondable solitude, suscitant trouble, vacillement et presque inquiétante étrangeté quand des amis et collègues de France nous entortillent dans des discours d'une subtilité aussi violente que redoutable et perverse. Et souvent les meilleurs, les plus chers.

Ils ne sont pas juifs, ou ils vivent en France ou ailleurs. Soudain la distance se creuse à l'infini, me laissant étourdie par le lâchage assorti de réassurances d'estime, d'amitié, et parfois de compassion pour ce que nous traversons ici.

« Vous nous demandez, me disent-ils, de manifester notre soutien, d'exprimer une condamnation claire et univoque face aux atrocités et crimes contre l'humanité commis par le Hamas le 7 octobre. Mais pourquoi ne vous contentez-vous pas de nommer la cruauté et la

barbarie qui furent mises en œuvre ce jour-là. Pourquoi est-ce pour vous si important de donner une description détaillée de certaines des atrocités et exactions commises le 7 octobre ?

Cette insistance même dans le donner à voir serait, insinuent-ils, suspecte « quelque part ». Faites-vous cela pour que nous croyions vraiment à ce qui s'est passé ? Mais cela supposerait que nous pourrions ne pas y croire, et qu'est-ce que cela révélerait de vous « au fond ». « Non, nous ne pouvons diffuser votre communiqué, ni apporter notre caution au fait que ces crimes relèvent de crimes contre l'humanité. Neutres, restons. »

Je traduis : dans un indécidable entre humanité et barbarie. Je traduis encore : on n'est pas loin du négationnisme...

« Joëlle, tu le comprends bien, nous, amis confirmés du peuple juif et disciples de Freud le juif, nous attendons des israéliens plus que des autres. Une pureté absolue, une impeccabilité morale, sans tache aucune. A cet endroit, je ressens la violence subtile, la charge de haine du coup qui m'est décoché, sans arriver à décoder clairement où est le piège. Si ce n'est que cette supériorité morale absolue que nous n'avons que le choix d'endosser veut dire en la circonstance qu'aucun recours à la violence ne sera toléré. Paix, paix et main tendue fût-ce aux agresseurs et assassins.

Domage bien sûr, me dit-on encore que les terroristes n'aient pas su faire la différence entre les bons israéliens qui veulent la paix, et les autres. Certes c'est vraiment dommage qu'ils aient assassiné précisément ces derniers, les bons, assassinant la paix en même temps.

« Et puis Joëlle, il y a trop de sang. Oui trop de sang. On ne peut se déterminer, c'est trop entremêlé tout ça. Bien sûr le sang versé par le Hamas, et le sang versé par les soldats israéliens, ça ne procède pas du même mouvement, mais il y a trop de sang, c'est trop rouge, et finalement le rouge c'est du rouge, n'est-ce-pas ? On ne peut faire la différence, tu le conçois bien, Joëlle ».

Je pense alors à ce par quoi j'ai commencé. La grande boucherie de 14-18, sans parler même de 39-45 et de la Shoah, et à la parabole de la paille et de la poutre... On ne voit plus que ce rouge qui envahirait tout le champ de la conscience, et je comprends que nous sommes condamnés et lâchés. Le wokisme entre autres a fait œuvre formidablement efficace, mais pas seulement bien sûr.

J'essaie de dire, et je m'en veux de dire à mes chers amis,- car je suis en colère, et je ne veux ni pitié, ni compassion dictées par les « bons sentiments » -, les épreuves traversées : les pertes terribles qui sont nôtres, le deuil et la tristesse permanentes qui nous envahissent. L'angoisse pour tous ceux qui sont au front, les familles, la vie entièrement perturbée, tourneboulee, abîmée, cassée pour toujours...

Peine perdue que de dire le droit et le devoir de se défendre, de se protéger face à une menace existentielle. Je vacille : je suis face à des amis, des intellectuels, des médecins, des personnes qui sont engagées dans le soin ... et non à des foules hurlant des slogans assassins, des gens qui ne savent pas de quoi ils parlent, « Mort aux juifs », « soutien au Hamas », ou des formules indéchiffrables répétées dans la haine d'Israël, du genre « Pas de justice écologique sur une terre colonisée » lancé par Greta Thunberg et repris par des milliers de personnes à Amsterdam. Non il y a trop de rouge Joëlle.

Ce n'est pas que nous ne voyons pas le rouge en Israël, bien sûr. Nous voyons aussi le sang des palestiniens, et nous ressentons une peine sincère pour tous ceux qui sont impliqués malgré eux, victimes malgré eux, et que le Hamas disperse et dissimule au milieu de ses troupes, mettant délibérément leurs vies en danger. Nous voyons le sang des nôtres, tombés au combat, dans une guerre que nous n'avons pas voulue, qui nous a été imposée. Nous voyons

le sang des terroristes du ' Hamas qui partent au djihad pour tuer ou être tués, pour semer la mort et la terreur, pour chasser les infidèles. Ils partent à la guerre pour mourir, pour accéder au paradis. C'est l'au-delà de la vie qui est suprêmement visé, et non la vie elle-même. C'est « viva la muerte » qui est le ressort fanatique du ' Hamas, et non le désespoir des victimes comme le réclame la doxa occidentale.

Oui, nous voyons le sang de nos soldats (pas une armée de métier, pas des miliciens, mais des tout jeunes gens entre 18 et 21 ans, effectuant leurs 3 interminables années de service militaire, ainsi que des réservistes pleinement investis dans la vie civile, l'âge des réservistes appelés ayant pu excéder les 60 ans. Des hommes, mais également des femmes) tous pleins de vie, qui voulaient tellement vivre. Nous voyons moins le sang, le rouge rouge dont on nous dit qu'il paralyserait toute possibilité de penser, que la lumière de vie éteinte à jamais de ces poètes, garagistes, musiciens, enseignants, techniciens, serveurs, philosophes. Chaque matin nous découvrons les visages des disparus. Chacun, unique, indispensable, de belles âmes qui ont payé, de leur vie, la responsabilité dont ils se sentaient porteurs, pour leur nation, leur peuple.

Des vies arrachées prématurément, des destins brisés, des pertes irréparables. Chaque vie fauchée est un malheur national, en même temps qu'un désastre individuel et familial. Un être unique, irremplaçable. Quelques-uns parmi tant d'autres...

Valentin (Elie) Guenassia, 23 ans, venu seul de Montpellier pour faire son service militaire en Israël. Hélicoptéré en urgence au matin du 7 octobre depuis sa base au bord de la mer Morte jusqu'aux abords de Gaza avec quelques camarades. A payé de sa vie son combat héroïque à mains nues ou presque contre les terroristes du Hamas.

Binyamin Loeb, 23 ans, venu seul de Brunoy pour faire son service militaire. Parachutiste, tombé en héros à Kfar Aza le 7 octobre. D'une famille rabbinique de 'Habad (Lubavitch)

Elie Benjamin Elmkayes, 28 ans, venu de la région parisienne pour s'installer en Israël.

Réserviste. Faisait partie des unités d'élite engagées dans Gaza, il est tombé le mercredi 8 novembre. Il devait se marier quelques jours plus tard.

Yossef Hayim Herschkovitz, 44 ans, père de 5 enfants, directeur d'école à Jérusalem, réserviste, tombé à Gaza le samedi 11 novembre. Rappelé dès le 7 octobre il a laissé à destination de ses élèves un bouleversant testament spirituel, d'une très haute portée morale.

Et puis Guilad Nehemia Nitzan, 21 ans, tombé à Gaza le vendredi 3 novembre, appartenant à la sayeret quivati (une de unités d'élite les plus exposées au combat). Petit-fils de nos amis Myriam et Elie Merzbach. Arrière- petit-fils du Docteur Charles Merzbach et Madame. Arrière petit-fils de Marianne et Bernard Picard. Qui comptèrent parmi les reconstruteurs de la vie juive en France après la Shoah. Tous personnalité d'exception, éducateurs, ayant incarné dans leurs actes du sens de cette infinie responsabilité à l'égard d'autrui dont parle Emmanuel Levinas. Guilad, était un jeune homme aimé de tous, qui était l'incarnation de la joie, de la Simha. Il était le dépositaire et l'héritier de toutes ces valeurs qui lui avaient été transmises. Jusqu'en terre d'Israël où ses parents déjà étaient nés et avaient grandi. Il incarnait la vie, était bouillonnant de projets d'avenir, curieux de tout et de tous, mais avant tout responsable. Une infinie et grave responsabilité. « Là où il n'y a pas d'hommes, sois un homme, disait-il. Et là où il y a des hommes, sois le premier. » Il s'est porté volontaire une fois de plus, pour être le premier dans une opération à très haut risque à Gaza. Il a été tué sur le coup.

Il a des frères et sœurs, il a des cousins, mais il était le dépositaire d'un capital d'une infinie richesse, transmis de génération en génération, depuis l'Europe jusqu'en Israël, et modelé de manière unique. Une force vive merveilleuse qui va terriblement manquer dans l'édification de la société dont nous rêvons pour Israël.

J'ai évoqué la mémoire de ces quelques soldats, que leur mémoire soit bénie et source de bénédiction. Chacune de ces lumières s'est éteinte, nous devons veiller à être à hauteur de ce qu'ils étaient et de la dette que nous avons envers eux et leurs familles.

Nous entrons dans l'hiver, les beignets de Hanoucca sont déjà présents sur les étals. Comment pourrions-nous faire monter les lumières de 'Hanoucca (7 décembre), dans les ténèbres où nous sommes ? Les lumières de Hanoucca rappels de toutes ces lumières éteintes... et pourtant il faut continuer à lutter contre les ténèbres (toutes les obscurités et obscurantismes assassins) et la mort, pour faire à nouveau advenir lumière et espoir et vie.

Joëlle BERNHEIM